

FONDS. DUBOIS : 4285

RELIGION
SAINT-SIMONIENNE.

CÉRÉMONIE

DU 27 NOVEMBRE.

PARIS,
AU BUREAU DU GLOBE,
RUE MONSIGNY. N° 6.

1831.

4387

THE
BIBLIOTHEQUE

CEREMONIE

PARIS
TO BUREAU DE CLASSE

1861

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

CEREMONIE

DU 27 NOVEMBRE.

Hier la famille Saint-Simonienne, entourée du public qui se presse à nos prédications, a assisté à une scène profondément empreinte du caractère religieux, et dans laquelle chacun de ses membres a senti décupler son amour et son respect pour NOTRE PÈRE SUPRÊME, parce que, dans un de ces mouvements sublimes que Dieu réserve à ceux qu'il a marqués au front de son sceau, il a apparu à tous cent fois plus MORAL et MEILLEUR, cent fois plus *grand* et plus *profond*, cent fois plus *puissant* et plus *beau*, cent fois plus PRÊTRE qu'il ne s'était encore révélé à eux. La famille, pendant un long moment, a vécu de la vie du PÈRE SUPRÊME et de celle de plusieurs de ses membres qui tour à tour, subitement inspirés par le drame qui se passait sous leurs yeux, ont exprimé avec effusion leurs sentiments. De ce jour la religion est devenue pour nous un fait *pratique* dont chacun de nous s'est senti pénétré comme par une tendre inspiration.

A midi NOTRE PÈRE SUPRÊME ENFANTIN, suivi du père *Olinde Rodrigues*, est venu s'asseoir. Un fauteuil vide était placé à côté du sien, symbole de l'appel que nous adressons à la femme. Le père *Olinde Rodrigues* s'est assis à sa droite. L'assemblée était fort nombreuse, tous les couloirs et l'escalier étaient encombrés.

NOTRE PÈRE ENFANTIN a dit à la famille et au public la voie nouvelle dans laquelle nous entrons.

« Jusqu'ici nous avons été des publicistes et des philosophes, a-t-il dit; nous avons sapé l'ordre politique ancien fondé sur la trans-

» mission par droit de naissance, et posé les fondements de l'ordre politique de l'avenir fondé sur l'association hiérarchique par ordre de capacité. Grâce à nos efforts pendant la phase qui s'est accomplie, le monde est maintenant en possession d'un nouveau principe social; la semence est répandue sur le sol que nous avons de nos mains péniblement retourné; qu'elle germe !.... Nous allons faire pour la morale ce que nous avons fait pour la politique; les liens individuels de la vieille société sont devenus des chaînes pesantes. Liens du supérieur avec l'inférieur, liens de famille, lien de l'homme avec la femme, nous allons successivement tout délier et tout relier.

» Jusqu'ici le Saint-Simonisme a été une doctrine, et nous avons été des docteurs. Nous avons enseigné, nous allons réaliser; car le temps presse, et il faut plus que des leçons aux masses qui souffrent et à la bourgeoisie qui se trouble ou se raidit d'effroi. Nous allons pratiquer de toutes nos forces, par les voies exclusivement pacifiques, l'émancipation morale, intellectuelle et physique de l'industrie, c'est-à-dire des industriels; nous allons fonder le culte.

» Dans notre œuvre de régénération morale nous nous attendons à beaucoup d'attaques, de même que nous en avons eu de longues à soutenir lorsque nous avons dit que la constitution de la propriété était à refaire, et que nous la refaisons. Mais dans l'ordre moral les attaques qui nous attendent seront peut-être plus vives, plus outrageantes que dans l'ordre politique; car le fait moral est le fait principal dans l'homme, c'est sa vie. Je sais d'avance que nous serons surtout en butte à la haine des hommes les plus immoraux, de ceux qui, supportant avec le plus d'impatience le joug de la loi chrétienne, se constituent à l'état de révolte contre tout règlement de la morale. »

NOTRE PÈRE ENFANTIN a prononcé ces paroles d'un ton calme, dans une attitude imposante. Ses paroles coulaient lentement et pénétraient doucement l'auditoire. Il parlait d'inspiration, sans apprêt. Et cependant la majesté de son discours commandait un profond silence à la foule entassée et comprimée dans la salle. Nous regrettons qu'une méprise nous ait empêchés de recueillir complètement ses paroles ainsi que celles de ses fils. Voici la substance de ce qu'il a dit en terminant :

« Nous sommes donc maintenant apôtres.

» Une de nos faces s'est momentanément obscurcie, éclipsée, évanouie ; c'est celle de la *science*, du *dogme*.

» Une autre s'est élevée et va grandir brillante ; c'est celle de l'*industrie*, du *culte* : elle est représentée par *Olinde Rodrigues*, qui, laissant les affaires de l'ancien monde, arrive parmi nous suivi de la famille antique ; par *Olinde Rodrigues*, l'héritier de Saint-Simon, qui nous a tous initiés à la foi nouvelle, et qui maintenant s'assied à ma droite.

» J'ai à vous signaler deux actes principaux de l'autorité nouvelle.

» Notre apostolat ne peut être encore exercé que par des hommes : la femme libre n'a pas encore parlé. J'ai dit en présence de la famille la parole qui doit donner à la femme la liberté. Cette parole sera successivement connue de tous ; je la ferai propager par l'enseignement oral et par le *Globe*. La femme, qui sous la loi antique a eu l'homme pour *maître*, qui sous la loi chrétienne l'a eu pour *protecteur*, et qui doit l'avoir pour *associé*, est encore *mineure*. La loi morale de l'avenir, c'est l'*égalité* de l'homme et de la femme ; le couple sera l'*association* la plus intime, la plus religieuse. Jusqu'à ce que la femme libre se soit révélée, aucune femme ne prendra part à notre œuvre. Toutes les femmes que nous avions provisoirement classées dans les rangs de la hiérarchie deviennent pour nous les égales les unes des autres, en attendant que chacune d'elles soit l'égale d'un homme.

» Vous, *Rodrigues*, dites votre premier acte à la famille et au public. »

Le Père *Olinde Rodrigues* s'est levé, et d'une voix forte il a lu ce qui suit :

APPEL.

« Saint-Simon, mon maître, m'a révélé l'avenir politique des travailleurs. Il m'a fait connaître la dignité de l'*industrie*, à

moi, élève de la *science* moderne, qui dédaignais l'œuvre qu'accomplit le *bras* de l'homme, n'admirant que celle qu'enfante son *esprit*. Saint-Simon m'a révélé comment la puissance de l'argent, corruptrice encore, serait un jour une puissance morale. Il m'a révélé comment la science et l'industrie, la théorie et la pratique, dont le monde ignorait l'alliance profonde, se réuniraient un jour, pour le bonheur du monde, sous l'inspiration religieuse des *beaux-arts* renouvelés eux-mêmes dans leur source la plus élevée, l'amour de Dieu et de l'humanité.

» Hé bien ! le jour annoncé par Saint-Simon s'est levé ! J'arrive au milieu de vous, devant vous tous qui m'écoutez, puissant de toutes les forces de mon cœur, de mon esprit, de mon activité, pour consacrer désormais ma vie entière à réaliser la promesse de Saint-Simon.

» Sachez comment, dès ce jour, je veux accomplir la mission qui me fut donnée.

» Je viens au milieu de la vieille société qui se bat encore, qui s'en va chaque jour, comme l'ont dit tant d'illustres et faux prophètes, installer et faire reconnaître la société pacifique des travailleurs, qui n'aura plus désormais d'épées ni de fusils.

» Et d'abord voici mon acte de foi.

» Je naquis dans cette religion qui apprend aux hommes la puissance de l'unité morale et politique, dont le souverain pontife priaït pour toutes les nations de la terre, dont le grand prophète annonça qu'un jour du fer des lances on forgerait le soc des charrues, et dont les membres dispersés et unis sur toute la terre, persécutés, commencèrent l'affranchissement des travailleurs, en créant la lettre de change. Je suis né juif, et cependant mon père voulut faire de moi un homme pour l'avenir et non pour le passé : jamais je ne pratiquai les rites du judaïsme.

» Saint-Simon m'a fait comprendre et sentir, dans les profondeurs de ma sympathie, cette religion sublime qui triompha de Rome païenne et des barbares en élevant l'abnégation humaine à la plus haute puissance, en consacrant, au moins dans l'ombre du foyer domestique, la dignité des femmes, en appelant toutes les classes de la société à une première communion, au moins spirituelle, présage infailible d'une commu-

nion plus réelle et plus étendue, magnifique annonce de l'association universelle de tous les enfants d'un même père.

» Cependant je n'ai point embrassé le christianisme ; mon esprit, développé par l'étude des sciences positives, ne pouvait accepter ces dogmes vieillis, frappés depuis trois siècles par la hache du protestantisme et du philosophisme. Que suis-je donc ? athée ? Non !

» Je suis SAINT-SIMONIEEN !

» Et le plus religieux des Saint-Simoniens, après celui que je salue, devant vous, comme l'homme le plus moral de mon temps, comme le digne et vrai successeur de Saint-Simon, dont je fus le *premier disciple*.

» Je suis de cette religion naissante, plus forte dans son unité que la loi de Moïse, plus large dans ses sympathies que celle du Christ ; de cette religion qui comprend tous les aspects de la vie ; qui vient proclamer l'affranchissement complet de la moitié du genre humain, celui de la femme et de l'industrie ; je suis de cette religion qui développe tous les sentiments légitimes que le passé nous a légués, qui organise dans son sein et dès ce monde la rétribution suivant les œuvres, qui gémit du fardeau porté par le vieillard ou par la femme, aussi bien que de l'oisiveté des jeunes et de l'immoralité de la beauté vendue ; je suis de cette religion qui appelle tous les membres de la famille humaine à une association pacifique, dans les arts, la science et l'industrie ; qui, reconnaissante au passé du bien qu'il nous a fait, renonce à la guerre, à la fraude et à la violence ; je suis de cette religion qui élève le mariage à sa plus haute moralité, en consacrant l'égalité religieuse de l'homme et de la femme.

» Je suis Saint-Simonien. A la droite du chef suprême de ma religion, je suis désormais le fondateur de son *culte*, le chef de l'*industrie* affranchie et associée.

» Du jour où Saint-Simon rencontra l'homme qui, amoureux de l'avenir, avait compris les sciences, senti les beaux-arts et pratiqué l'industrie, l'homme qui avait en lui par le sang la tradition de Moïse, par le désintéressement celle du Christ ; du jour où cet homme, qui, savant et industriel, avait connu, près des industriels et des savants, le secret de leur force et de leur

faiblesse morale; du jour où cet homme, brûlé jusque dans ses entrailles par la flamme vivante de Saint-Simon, sentit pénétrer en lui une vie nouvelle, et reconnut en Saint-Simon un nouveau père, de ce jour fut enfantée l'association de la famille universelle.

» Et maintenant à l'œuvre! écoutez-moi :

» Je vais dire les vraies conséquences de la révolution de juillet.

» Le peuple, qui n'avait pas donné sa démission, s'était levé pour frapper la fraude et la violence; baigné de ses sueurs quotidiennes, il avait donné son sang pour attester et revendiquer la foi jurée. Et le peuple attend encore la récompense de son œuvre des trois jours.

» Tous ont admiré la moralité de ce peuple de 1830; et tous, dans leur aveuglement, ont cru que cette étonnante moralité allait disparaître le quatrième jour, et ils se sont levés pour lui faire patiemment attendre sa récompense. Le peuple n'est oisif ou mendiant que par la misère, le peuple aime et honore le travail, le peuple travaille dès l'enfance, il travaille trop encore dans ses vieux jours. Il a demandé quelque soulagement pour la faiblesse de ses enfants, les fatigues de ses vieillards; le peuple attend encore sa récompense.

» Mais les Saint-Simoniens seuls ont marché dans la voie du progrès signalé par cette explosion de juillet qui faillit un moment volcaniser l'Europe; seuls aujourd'hui ils acceptent la moralité du peuple de 1830. Ils entreprennent de continuer par la seule voie de la persuasion et de la démonstration l'œuvre des trois jours.

» La conséquence légitime de juillet, c'est l'amélioration *directe et pacifique* du sort des travailleurs. Organiser successivement, lentement, mais en marchant toujours, l'association religieuse des travailleurs, voilà comment les Saint-Simoniens entendent réaliser le programme de l'Hôtel-de-Ville.

» Maintenant vous comprendrez la force qui m'anime; la loyauté qui va présider à tous mes actes, l'utilité profonde de l'entreprise dont j'assume la responsabilité.

» J'ai abandonné pour l'œuvre que j'entreprends toute carrière personnelle; j'arrive pour fonder la puissance morale de

l'argent, en l'employant de la manière la plus *morale*, la plus utile à l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse.

» Au nom du Dieu vivant, dont le nom sera toujours le plus grand aux yeux des hommes, le plus respecté, le plus puissant; au nom de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse qui tous nous nourrit par son labeur; au nom de ces fabricants, de ces ouvriers tombés victimes d'une organisation qui ne laisse aux uns et aux autres que l'alternative de la hideuse banqueroute ou de la faim dévorante; au nom du sang lyonnais versé dans cette affreuse catastrophe; au nom de la capacité, de la moralité que beaucoup d'entre vous déjà me reconnaissent; vous tous qui compatissez aux souffrances que je veux calmer, qui sympathisez avec l'avenir que nous attendons, vous tous, répondez à l'appel religieux que je vous fais en ce moment.

» Apportez à Saint-Simon, apportez à celui qui fonde la puissance morale de l'argent, une part quelconque de votre argent, à titre de don ou de prêt, selon votre force et votre amour. Je recevrai tout avec joie, et je rendrai compte de tout avec honneur.

» Que cet argent soit employé à développer, à accomplir l'œuvre de Saint-Simon, continuée déjà depuis juillet avec tant d'éclat et de dévouement. Jugez de notre puissance et de notre économie dans l'avenir, par ce que nous avons fait avant d'avoir pu encore constituer notre crédit et notre économie. Depuis juillet 1850 *quatre cent mille francs* ont suffi à la propagation de de notre foi à Paris, dans les départements, en Belgique. Venez à nous, ne fût-ce que pour rendre hommage à nos intentions, à notre loyauté; et puis, si vous êtes contents de notre œuvre, vous verrez de vous-mêmes ce que vous pouvez faire encore pour l'humanité.

» Banquiers, capitalistes, propriétaires, vous tous qui tenez en vos mains les instruments du travail, intéressez-vous tous dans mon entreprise, car elle vous est utile : vous désirez la hausse de vos propriétés, de vos fonds publics, et vous savez bien quelle en est la condition. « La paix intérieure », dites-vous sans cesse : et vous avez raison. Vous tremblez à l'idée du pillage, l'émeute vous épouvante, une boutique fer-

mée par le bruit de la rue vous attriste plus que le plus solennel convoi. Eh bien, je vais travailler pour vous, car j'entreprends de persuader à tous, et de démontrer à tous, que la paix est pour tous le moyen le plus court pour arriver au progrès. C'est la théorie que Saint-Simon a enseignée toute sa vie; les Saint-Simoniens vont la mettre en pratique.

» Banquiers, je vous ai tous connus et jugés; vous avez tous ignoré mon avenir, excepté un seul d'entre vous qui depuis trois mois, par un singulier pressentiment, me répétait sans cesse que ma place n'était pas à la bourse. Or, je vous le dis hardiment, et vous allez me comprendre :

» Rothschild, Laffitte, Aguado, n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce que je vais entreprendre. Tous ils sont venus, après la guerre, donner au vaincu le crédit nécessaire pour satisfaire le vainqueur. Ils ont fait une grande chose; et moi le premier je l'ai senti, et publié, grâce à Saint-Simon, il y a sept ans (1).

» Mais ils ont escompté l'avenir des restaurations politiques, et déjà pour eux cet avenir à des bornes. On ne verra plus en ce genre d'aussi grandes opérations de crédit que celles qu'ont exécutées ces trois hommes fameux par l'accroissement rapide de leur fortune, et qui tous trois, au fond de leur cœur, sentent leur carrière bientôt accomplie.

» Leur mission va finir et la mienne commence.

» Je vais installer la banque des travailleurs, où les capitaux, sans cesse et volontairement apportés par les mains oisives, seront distribués aux mains qui les réclament pour le bonheur de tous.

» On escomptera à la bourse de Paris, de Londres et de Berlin, l'avenir politique et financier de l'association des travailleurs pacifiques. J'entreprends de fonder le crédit Saint-Simonien.

« Et ici, au nom de Saint-Simon, mon maître, au nom du chef suprême de ma religion, en mon propre nom, je rends grâces publiquement à tous ceux qui, à un titre quelconque, ont con-

(1) Voir le *Globe* des 23 et 24 novembre.

tribué par leur argent aux travaux de Saint-Simon et de ses disciples. Je me regarderai comme leur débiteur du jour où ils réclameront de moi le remboursement de leurs avances.

» Je vais vous faire connaître le plan de ma gestion financière.

» Mais j'appelle encore d'autres hommes que ceux qui possèdent l'argent. J'appelle les artistes qui aiment le peuple, et les femmes qui toujours ont voulu la paix entre les hommes, qui toujours ont contribué à adoucir la brutalité des hommes, à calmer les souffrances du vieillard, à consoler l'orphelin délaissé.

» Où est-il le poète qui aime vraiment le peuple, qui, glorieux d'avoir chanté Napoléon et le drapeau populaire, chantera désormais l'espoir du peuple qui travaille et ne veut plus faire la guerre? Quand entendrai-je le peuple chanter l'hymne de la paix, plus électrisant que la terrible *Marseillaise*, plus joyeux que la simple *Parisienne*? Où est-il le Béranger Saint-Simonien, Thyrtée de la paix, dont les accents arrêteront l'horrible bataille, et convertiront les maîtres et les ouvriers à la foi nouvelle.

» Qu'il paraisse aussi le musicien dont la musique enivrante et puissante, plus riche que celle de Rossini et de Beethoven, en accompagnant l'hymne d'avenir, s'emparera par toutes ses mélodies, par toutes ses variations, de la puissance d'émotion réservée à la musique.

» Peintres, ne salissez plus vos pinceaux en offrant à nos yeux une liberté débauchée et sanglante; dignes héritiers de Raphaël et de David, inspirez-vous des souffrances de la fille du peuple, faites-nous admirer la femme d'avenir, jetant sa vie, sa foi, au milieu des combattants, pour les rallier à l'amour de Dieu et de l'humanité.

» Statuaires, faites jaillir du marbre le Moïse pacifique.

» Architectes, où sont vos plans pour le temple de la paix?

» Ecrivains politiques, journalistes, qui remuez l'opinion publique, dites ce que vous pensez désormais des Saint-Simoniens et de moi? Parmi tous les faits qu'avec soin vous enregistrez en est-il un plus éclatant que le fait Saint-Simonien? Examinez enfin, avec toute la puissance qui est en vous, qui nous sommes, et quel est le but où nous marchons. Tous, vous

voulez le progrès; mais vous ne pouvez vous entendre sur les moyens de l'obtenir. Tous vous accomplissez une œuvre importante, qui n'est pas celle des Saint-Simoniens; mais nous ne sommes pas ennemis. Voyez si entre vous et nous ne peut être signé le traité de la paix publique, de l'ordre légal et du progrès? Voyez et dites.

» Et les femmes aussi répondront à notre appel. Elles sauront contribuer à notre action sur les classes pauvres, par la douceur de leur sympathie. Leur influence politique sera désormais toute puissante et toute morale. Elles viendront, et parmi elles se révélera bientôt la plus aimante, la plus aimée, la plus morale.

» Et les rois de l'Europe me laisseront traverser le chemin de la vie comme le vaisseau cherchant un nouveau monde; car ils veulent aussi le repos du monde, et n'attendent, pour consentir pleinement au progrès, qu'un gage éclatant de la loyauté des hommes qui l'annoncent: et ce gage, c'est l'œuvre des Saint-Simoniens. Mon ambition sera satisfaite le jour où ils l'auront reconnu.

ASSOCIATION FINANCIÈRE DES SAINT-SIMONIENS.

Au domicile et en présence de Barthélemy-Prosper Enfantin, chef suprême de la religion Saint-Simoniennne, sont comparus :

Tous les membres de la religion Saint-Simoniennne, lesquels ont déclaré s'associer collectivement et solidairement dans le but et par les moyens qui vont être exposés :

ARTICLE PREMIER.

L'objet de l'association financière des Saint-Simoniens est :

1^o De travailler par un ensemble de mesures exclusivement

pacifiques, et par les seules voies de la persuasion et de la démonstration, à l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre;

2° D'organiser des maisons d'éducation élémentaire, où les enfants des Saint-Simoniens, prolétaires ou bourgeois seront élevés ensemble, quelle que soit la position de fortune où la naissance les ait placés.

3° De fonder des maisons d'associations industrielles, manufacturières et agricoles, entre tous les travailleurs qui, adoptant la foi Saint-Simonienne, consacreront leur vie à l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse, afin de la faire jouir successivement et de plus en plus des avantages moraux, intellectuels et économiques de l'association;

4° De subvenir transitoirement par des ressources temporaires aux premiers besoins de ces associations, besoins résultants du défaut ou de l'insuffisance du travail, et des charges de famille des travailleurs Saint-Simoniens les moins favorisés;

5° D'enseigner à toutes les classes de la société, par toutes les voies de publications, prédications et missions, que le seul moyen de mettre un terme aux émeutes, aux crises industrielles et à la guerre consiste :

A développer les sentiments d'association entre les hommes, entre les peuples;

A substituer progressivement et sans secousses à la concurrence anarchique qui pèse sur l'industrie l'association religieuse des travailleurs, et à toutes les opinions qui luttent aujourd'hui dans la société, l'opinion Saint-Simonienne sur l'avenir politique des travailleurs.

ART. 2.

La présente société est collective. Tous les Saint-Simoniens, signataires au présent acte, sont associés solidaires et responsables de tous engagements contractés envers les tiers, par suite du présent acte de société, et spécialement par suite de la procuration passée par devant M^e Lehon, notaire à Paris, dont il sera parlé ci-après.

ART. 3.

Le gérant de la présente société est le chef de tous les tra-

vaux matériels et financiers de la religion Saint-Simoniennne. Il engage par sa signature tous ceux qui signeront au présent acte ou qui y adhèreront ; et, sous les inspirations du père suprême de la religion, il dispose du capital social comme il le juge le plus convenable pour l'accomplissement progressif des mesures indiquées à l'article premier.

ART. 4.

Le Père suprême de la religion Saint-Simoniennne nomme pour seul associé gérant de la présente société Benjamin-Olinde Rodrigues. En cas de décès ou de maladie du gérant, il sera pourvu à son remplacement par le Père suprême de la religion.

ART. 5.

Tous les biens présents et à venir des Saint-Simoniens signataires au présent acte forment le fonds social de la présente société.

Tous les associés confirment ici de la manière la plus absolue la procuration notariée donnée par eux, le , à Benjamin-Olinde Rodrigues, ladite procuration universelle, irrévocable, et reconnaissent à B.-O. Rodrigues, pour faire et disposer, le droit aussi ample et aussi général qu'il est stipulé à l'art. 3 ci-dessus.

ART. 6.

Les *recettes* de la société se composent des capitaux et valeurs apportés par les Saint-Simoniens ; des réalisations de leurs biens faites par le gérant, ainsi qu'il avisera ; des emprunts, négociations et émissions de signatures faits par le gérant, conformément aux lois et usages, et enfin des apports volontaires qui seront faits à la société, par tous autres que les Saint-Simoniens, et dont il sera parlé ci-après.

Les *dépenses* de la société consistent en secours à la classe pauvre, fondation de maisons d'éducation et d'association, et établissement d'ateliers, publications, journaux, frais de missions, enseignements et prédications, frais d'administration, et entretien du clergé Saint-Simonien, sur le principe de rétri-

bation selon les œuvres, fondement de la politique Saint-Simoniennne.

ART. 7.

Les Saint-Simoniens associés solidaires de la présente Société font appel à tous ceux qui, ne pouvant se vouer comme eux à la propagation de leur religion, comprennent et sentent que cette religion est l'avenir de l'humanité, qu'elle seule peut amener le règne de la paix, installer l'association des travailleurs, pacifier et moraliser toutes les classes de la société.

Tous les dons et apports, de quelque nature que ce soit, seront reçus par la présente société sans qu'aucune responsabilité ou solidarité puisse en résulter contre les donateurs, la société n'entendant de son côté prendre vis-à-vis d'eux aucun engagement autre que celui de la reddition des comptes dont il va être parlé.

ART. 8.

Tout donateur recevra un récépissé signé du gérant, portant un numéro d'ordre, et contenant indication de la nature et de l'importance du don fait à la Société.

ART. 9.

Tous les six mois, à dater du 1^{er} janvier prochain, le gérant rendra au Père suprême de la religion son compte de gestion.

Ce compte sera rendu public par la voie de l'impression.

Tout porteur des récépissés ci-dessus mentionnés aura droit de réclamer un exemplaire de ce compte.

ART. 10.

Les Saint-Simoniens rappellent ici expressément que leurs enseignements oraux ou écrits ne sont point pour eux une *spéculation*, mais une *œuvre d'apostolat*, et que la distribution de leurs écrits se fait *gratuitement* aux personnes choisies ou acceptées par eux.

RODRIGUES.

Paris, 27 novembre 1831.

Lorsque le Père *Rodrigues* a eu terminé, le PÈRE SUPRÊME s'adressant à Barrault, lui a dit : « Barrault, vous avez à parler à l'assemblée. »

Barrault s'est levé et a dit une improvisation dont nous reproduisons l'extrait suivant :

PRÉDICATION

DU 27 NOVEMBRE,

PAR LE PÈRE BARRAULT.

Le premier j'ai prêché, et à la chaire nouvelle où m'ont suivi et égalé mes frères, où me suivent aujourd'hui mes fils, qui bientôt, je l'espère, me surpasseront, en se souvenant peut-être que je leur en frayai la route, j'affirme que ma foi n'a jamais été plus profonde dans l'avenir de la religion Saint-Simonienne ! A Dieu ne plaise que je veuille laisser planer sur le passé l'ombre du blâme le plus léger ! J'ai souvent glorifié hautement, selon toute la sincérité de mon cœur, la hiérarchie qui nous a dirigés ; mais je déclare que jamais le pouvoir n'a revêtu à mes yeux un caractère plus conforme au progrès que nous annonçons, et ne m'a paru se concilier davantage avec le respect dû à la liberté de chacun. Et c'est pourquoi, déposant en ce jour la solennité hautaine et apprêtée de mes discours, je veux vous communiquer naïvement, par des paroles libres et soudaines, l'émotion intime et la pensée qui sont en moi, jaloux de vous apparaître déjà comme un symbole de la transformation de notre autorité.

Vous donc, hommes de désir et d'indépendance, artistes, poètes, écoutez-nous ! Jusqu'à ce jour nous n'avons pas su vous attirer ou vous retenir. Effarouchés de l'ardeur avec laquelle nous nous efforcions de ramener à l'unité une société anarchisée, vous avez cru voir en nos mains, au lieu de la lyre nouvelle, un inflexible niveau sous lequel devaient se courber en s'alignant toutes les inspirations ; vous avez reculé à l'apparence d'un cercle étroit dans lequel vous avez craint d'être emprisonnés ; et, épouvantés de la rigidité de nos enseignements puissamment formulés, vous n'avez envisagé la muse Saint Simonienne qu'enveloppée d'une longue robe noire, coiffée du

bonnet doctoral, et catéchisant une société soumise à une règle claustrale. Aussi, malgré notre glorification de la poésie antique et de la poésie du moyen âge, malgré l'annonce d'un art nouveau dans lequel devaient s'associer, par une éclatante transformation, les deux langues poétiques que l'humanité a tour à tour parlées, vous ne nous avez point écoutés. Car vous pressentez la grandeur de l'artiste, et, ne pouvant encore le faire régner, vous l'isolez dans une superbe liberté, allant même jusqu'à prétendre qu'il n'a qu'à laisser tomber sur la société ses mélodieux accents, soucieux seulement de sa propre fantaisie. Nous ne nous sommes donc pas entendus. La faute en est à nous, qui avons dû exagérer la face de l'autorité afin de nous séparer nettement d'un monde indiscipliné; la faute en est à vous, qui, séduits par vos désirs exagérés d'indépendance, n'avez pas compris ce qu'il y a de progressif dans l'unité nouvelle que nous impatronisons!

Or je vous le dis : Notre religion n'étouffe pas la liberté, n'absorbe point la sainte personnalité; elle tient chaque individu pour saint et sacré; et promettre, comme elle le fait, le classement selon la capacité, n'est-ce pas promettre à chacun de conserver et de développer en lui sa physionomie propre, son attitude particulière, sa physionomie native, sous un nom qui n'appartienne qu'à lui? Elle ne veut donc pas enchaîner le génie du poète dans une route de fer, comme un char qui, poussé par une force irrésistible sur une ornière d'avance tracée, arrive, par une ligne inflexible, en un temps mesuré, à un but déterminé; et lorsqu'elle proclame que l'artiste est l'organe du chef de la société, en vérité elle n'entend pas dire que tous les artistes, montés comme des horloges, n'aient qu'à répéter successivement le son dont l'horloge régulatrice aura frappé l'air. Non. Le chef de la société Saint-Simonienne n'en est le chef légitime que parcequ'il est poète lui-même, dans l'acceptation la plus profonde de ce mot, c'est-à-dire parcequ'il découvre, invente, crée; et c'est la révélation du progrès qu'acceptent de lui les artistes, libres de la manifester chacun suivant sa vocation, son goût, son penchant : il n'en est le chef que parcequ'il règne par les artistes, qui, grâce à une parole aimante, harmonieuse, et aux formes les plus attrayantes et les plus persuasives, imposent à l'humanité sa volonté suprême; et si, toujours curieux d'épier les besoins, les vœux, les désirs encore naissants de ses enfants, il s'attache à

les sentir et à les étudier, c'est surtout dans les artistes qui l'entourent, et dans lesquels, à ses yeux, se reflète et s'épanouit la société tout entière; les artistes règnent donc par lui et en lui.

Venez donc à nous sans défiance; hors de nous, que pouvez-vous aujourd'hui? célébrer ou renier le passé, blasphémer ou chanter le présent, refaire Lamartine, Byron, Béranger. Quoi? lorsque le peuple souffre, s'agite, et se pousse à des destins nouveaux, ne sentez-vous pas qu'une tâche nouvelle vous appelle? Artistes, qui que vous soyez, vous êtes du peuple; car vous aimez votre liberté et vous sympathisez avec tous les désirs d'émancipation. Ah! lorsque, vous arrachant aux détails futiles et mesquins, aux frivolités superficielles de cette classe privilégiée dans laquelle expire, en se rapetissant, une civilisation décrépète, vous aurez tourné votre face vers la face du peuple, face auguste, immense, rude et fière, vous vous sentirez religieux, ainsi qu'il vous arrive quelquefois, échappés de l'enceinte étroite et fangeuse de nos cités où vos yeux ne rencontrent que de fragiles édifices marqués d'un étroit caractère, et placés en présence de montagnes colossales chargées d'antiques forêts et éblouissantes de neiges éternelles, ou du vaste Océan, dont les flots, animés d'une force secrète, viennent briser à vos pieds leurs vagues écumantes, de vous écrier : DIEU, DIEU *est là!* Mais avec le peuple, la femme est esclave. Artistes, tous vous sentez ce qu'il y a de sainte audace, de force d'espérance, de noble enthousiasme dans le génie de la femme. Venez, venez donc nous aider à provoquer leur commun affranchissement.....

Et maintenant, industriels de tous les rangs, de toutes les fortunes, travailleurs de tous les ordres, vous tous qui avez besoin de réalisation, et qui jusqu'à ce jour n'avez vu en nous que des théoriciens, des savants, des rêveurs, je vous appelle à fonder avec nous l'organisation industrielle, l'association religieuse des travailleurs. Et pour qui comprend la force merveilleuse de l'association, c'est plus que la découverte du Nouveau-Monde; c'est le monde industriel tout entier sortant du chaos et déployant un spectacle inouï de richesse, d'abondance, de fécondité. Et l'heure de cette œuvre immense est arrivée : tous les signes des temps nous la révèlent.

Souvent, je l'avoue, je me suis affligé à cette chaire de l'inaction dans laquelle la France demeurerait plongée, malgré les provocations injurieuses des peuples rétrogrades de l'Europe, malgré les supplica-

tions les plus nobles et les plus touchantes de la part des nations éplorées, victimes de leur générosité. Souvent, pénétré d'indignation et de douleur, j'ai proféré dans cette enceinte des cris de guerre. Aujourd'hui, je le reconnais hautement, les hommes du pouvoir, auxquels je laisse la honte de leur diplomatie et de leur méticuleuse politique, en maintenant la paix ont accompli, aveuglement et à leur insu, une utile mission; oui, la paix était populaire en France, quoique les moyens de la conserver ne l'aient jamais été. Et d'où vient que ce peuple, si plein d'enthousiasme et si dévoué à l'honneur, rappelé par d'insolents défis et par des plaintes attendrissantes dans la lice des combats où semblaient le convier tant de souvenirs de gloire et d'héroïsme, s'est abstenu de porter la main à son épée? Ah! c'est qu'il était en travail d'un enfantement sublime: non, il ne pouvait, à la voix des amis de la liberté, recommencer une guerre de propagande; il ne pouvait, sur les pas des compagnons de fortune de Napoléon, s'élancer dans une sanglante arène: il n'est pas de peuple où l'on soit exposé à vieillir plus vite ou à rajeunir plus souvent, en vertu de cette ardeur incessante qui le pousse à de perpétuelles transformations. C'en est donc fait; la France a rompu avec ses traditions militaires; elle a livré, immobile, aux humiliations son drapeau tricolore, signe de vengeance et de guerre, et l'a laissé retomber jusque dans la poussière où gît aujourd'hui profondément enfoncé son vieux drapeau blanc; elle dégénère glorieusement de son passé qui fut guerrier, afin de ne pas apostasier son avenir qui sera pacifique!

Et quand la nécessité de l'association religieuse des travailleurs fut-elle plus urgente? Est-ce à vous que j'ai besoin de rappeler combien de fois nous avons signalé les ravages de la libre concurrence qui non seulement livre à l'acharnement le plus immoral, à la guerre la plus horrible les fabricants, mais fait encore retomber sur la classe ouvrière les désastres de ce perpétuel combat! et l'on nous a traités de rêveurs! Que de fois nous avons énuméré dans d'épouvantables litanies tous les maux de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, depuis les fatigues précoces de l'enfant jusqu'aux douleurs du vieillard expirant sous son collier de misère, étalant à vos yeux son cadavre flétri que l'indigence pousse du pied dans la fosse commune! Que de fois enfin pour tant de douleurs nous avons demandé grâce, miséricorde, compassion; nous avons crié du fond de

nos entrailles *Merci!* nous avons répété *Pitié, pitié, pitié!* et l'on nous a traités de rêveurs!

Et voici qu'aujourd'hui, vérifiant la justesse de nos prévisions tant de fois exprimées, une population entière d'ouvriers s'insurge. Et quel drapeau a-t-elle arboré? Est-ce le drapeau tricolore? Est-ce aux cris de liberté, de Charte, de république, de Napoléon II, qu'elle s'est ralliée? non, elle arbore un drapeau noir, signe de son deuil et de son désespoir, et elle prend pour mot de ralliement cette devise : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant!*

Ecoutez, écoutez! et comprenez la révélation renfermée dans ce vœu : *Vivre en travaillant*. Oui, elle déclare qu'elle veut vivre, elle s'en reconnaît le droit. Comment? Ce n'est point de l'aumône et des dons d'une avilissante charité, mais de son travail : elle repousse la flétrissure de l'oisiveté; elle n'en veut pas pour elle, elle n'en veut pas chez les autres. *Ou mourir en combattant!* Oui, la mort horrible du champ de bataille, que dans ses habitudes de labeur pacifique elle n'avait jamais peut-être envisagée sans frémir, elle la préfère à cette mort qui la consume et la mine lentement, et la conduit, sous le poids d'une décrépitude prématurée, aux bords de la tombe! Elle enseigne enfin à tous ces hommes préoccupés des haines de parti ou des subtilités de la métaphysique constitutionnelle que la vraie politique est l'art de régler les rapports des travailleurs entre eux et d'alimenter la société de toutes les productions des arts, des sciences, de l'industrie!...

Venez donc à nous, vous dont cet événement a dû toucher le cœur et dessiller les yeux; venez nous aider à affranchir non seulement la classe la plus nombreuse et la plus pauvre du sort effroyable qui lui pèse, mais la classe privilégiée elle-même de ce danger qui la menace incessamment, de ce glaive qui demeure suspendu sur sa tête, et du hasard fatal de la banqueroute!....

Barrault a été plusieurs fois interrompu par des démonstrations d'adhésion à ses paroles. Plusieurs salves d'applaudissements l'ont accueilli à diverses reprises. Plusieurs fois l'auditoire a été ému jusqu'aux larmes par sa voix puissante.

Barrault avait parlé; le père ENFANTIN et le père *Rodrigues* s'étaient levés pour sortir de l'assemblée, lorsque Reynaud se tenant debout a demandé à parler.

Lorsque notre père ENFANTIN a pris possession de l'autorité sur-

prême, le père *Bazard*, qui jusque là avait partagé la suprématie avec lui, a *protesté*, et s'est retiré. Peu après, plusieurs membres de la hiérarchie Saint-Simonienne ont *protesté* de même, et se sont écartés du sein de la famille. Reynaud n'a pas tardé à se manifester aussi comme *protestant*. Toutefois il était resté parmi nous; et notre père ENFANTIN, qui avait pour lui une affection toute particulière, qui l'avait initié à notre foi, qui au commencement de 1831 l'avait appelé près de lui du fond de la Corse, où il exerçait les fonctions d'ingénieur des mines, lui avait dit avec bonté, dans la réunion de la famille qui eut lieu le samedi 19 novembre : « Je » t'exhorte à remplir, à l'égard de mes actes, soit dans nos réunions » de famille, soit en public, la mission de haut protestantisme que » j'avais réservée à Bazard. »

Reynaud s'est levé, et, avec une voix retentissante, dans l'attitude d'un homme extrêmement animé, gesticulant avec véhémence, il a déclaré protester contre l'acte du père *Olinde Rodrigues*. « Car, a-t-il dit, malgré l'assertion du père *Olinde Rodrigues*, l'argent ne peut avoir encore de puissance MORALE, puisque vous, père » ENFANTIN, d'après les termes posés par vous, vous détruisez la » MORALE ancienne sans avoir la MORALE nouvelle. Vous n'avez pas de » MORALE, particulièrement en ce qui concerne les rapports de l'homme et de la femme. »

Cette protestation inattendue a profondément étonné l'assemblée.

Ici a commencé un drame qui a duré une heure et demie, auquel ont pris part, avec notre Père ENFANTIN et Reynaud, le Père *Rodrigues*, Laurent, E. Talabot et Baud, et dont il nous est impossible de reproduire l'effet éclatant. le Père *Rodrigues* a dit ce qu'était la *puissance morale* de l'argent dans un budget dont le premier chapitre a pour titre *Secours à la classe la plus nombreuse*. Laurent, interrogeant Reynaud, qui a coopéré sous sa direction à la mission de Lyon, lui a demandé si alors qu'il était allé annoncer une ère nouvelle aux populations souffrantes, il n'y avait pas pour lui de *morale* Saint-Simonienne. Talabot a dit que la morale de l'apostolat était l'émancipation des êtres exploités. Reynaud a affirmé que, quoi qu'il eût dit, il n'avait jamais mis en doute la haute moralité des hommes au milieu desquels il avait pratiqué l'apostolat. Mais rien n'égale la puissance calme et bienveillante qu'a manifestée NOTRE PÈRE ENFANTIN, si ce n'est l'admiration respectueuse qu'il a bientôt inspirée au public

qui, comme tous les publics de l'époque actuelle, a naturellement une prédilection marquée pour les *protestants*; puisque toute l'œuvre politique du siècle se réduit encore à *protester* contre le passé.

Tour à tour moralisant Reynaud et le relevant avec tendresse, dominant la foule, qui depuis plusieurs heures comprimée dans l'étroite enceinte de la salle, s'agitait impuissante, et commandant ses applaudissements, il révélait à tous le Pontife de l'avenir répandant à flots autour de sa personne sacrée la confiance et la vénération. Tous les yeux étaient fixés sur sa face qui rayonnait d'un calme majestueux. Ses paroles étaient avidement accueillies; et lorsqu'il disait comment la MORALE de l'avenir, en ce qui concerne les rapports de l'homme et de la femme, c'était le principe d'*égalité*, d'*association*; et lorsqu'il annonçait à ceux qui venaient à nos prédications sans y apporter les sentiments que méritent les hommes qui ont renoncé à leur repos, à leur fortune, à une existence honorée, pour se vouer, à travers mille entraves, à l'amélioration du sort de leurs semblables, qu'il les dispensait de leur inutile curiosité. Reynaud se calmait à sa voix. Tous ses fils attendaient le moment de se jeter dans ses bras, lorsqu'il a dit à Baud, qui lui avait demandé la permission de parler, qu'il la lui accordait.

Voici l'improvisation de Baud; elle a électrisé toute l'assemblée :

« Père ENFANTIN, père suprême de la religion nouvelle, vous êtes mon chef, je vous salue. *Olinde Rodrigues*, vous serez mon frère par le sang, je m'en fais gloire; vous êtes mon père en Saint-Simon, je m'en réjouis. Enfantin, *Olinde Rodrigues*, vous êtes nos pères : gloire à vous !

» Je viens tout ému du cri qui a retenti dans cette enceinte, non pas pour poser en face de la protestation ma parole et mon témoignage; l'hymne d'amour que vous chantera l'humanité se prépare, et elle couvrira par son éclat des protestations isolées; mais je viens vous dire, à vous mes Pères et à toute cette famille qui vous entoure, ce que je fus, ce que je suis, et ce que je veux devenir. Ecoutez-moi : je ne vous apporte point une parole préparée; jamais je n'ai pu livrer au papier toute ma vie; mais quand je la sentais bouillonner dans mon sein, je la laissais déborder à flots sur vous, et plus d'une fois vos tressaillements m'ont appris qu'elle avait coulé jusqu'à vos cœurs. Ecoutez-moi, Enfants de Saint-Si-

mon, vous savez mon nom. Il faut que je l'apprenne à ce public qui l'ignore.

» Je me nomme Henri Baud; mon père est un prolétaire qui a triomphé du hasard de la naissance et a amassé des richesses par la force de ses bras. Quand la parole de Saint-Simon se fit entendre à moi j'entrevis le moyen d'employer un jour d'une manière morale cette puissance de l'argent que le monde me disait d'espérer, et que je redoutais, parceque entre les mains des privilégiés de la naissance je l'avais toujours vue corruptrice. Je sentis que pour ennoblir mon privilège je devrais l'employer à l'abolition de tous les privilèges : je suis devenu prolétaire. C'est ainsi que la famille du sang me punit de vouloir pratiquer ma foi religieuse, et de vouloir m'unir à une femme qui ne tenait de la naissance ni la fortune ni la religion de ma mère. Eh bien ! toutes les rigueurs de la famille du sang ne triompheront pas de mon amour pour elle, et je la forcerai par mes œuvres à me rendre sa tendresse : voilà mon avenir comme fils. J'admettraï ma femme à la sainte union de l'égalité, voilà mon avenir comme époux.

» Reynaud, toi qui fus mon frère et qui étais devenu mon père, tu as dit devant moi dans ces derniers temps : « Que ceux qui ne se sentent pas la force de porter l'habit d'apôtre se retirent. » regarde-moi, je le porte. Tu nies aujourd'hui la puissance morale de l'argent entre les mains de nos pères, souviens-toi que j'étais devenu prolétaire et qu'ils m'ont adopté; que j'avais faim de pain et de parole et qu'ils m'ont nourri; que j'aurais été nu et que cet habit ce sont eux qui me l'ont donné : voilà la puissance morale de l'argent; car grâce à eux je viens professer Dieu en ce moment à la face des hommes; et moi, je brûle maintenant de voir le peuple revêtu comme moi des insignes de l'apostolat. Ecoute, écoute ! J'ai entendu souvent sortir de ta bouche ces mots puissants : « La voix du peuple est la voix de Dieu » ; et quand tu le disais je sentais que tu étais la voix du peuple. Que demandent donc ces hommes qui peuplent la plus industrieuse de nos cités ? Quel cri se fait entendre sous cet étendard de mort, au milieu de la mitraille qu'ils reçoivent ou qu'ils vomissent sur des poitrines d'hommes ? Reynaud, Reynaud ! ils demandent du pain, et c'est avec de l'argent qu'aujourd'hui l'on a du pain; et si le peuple veut du pain, l'argent qui le donne est une puissance morale.

» Oui, Reynaud, je me sens la force de porter l'habit d'apôtre ; mais le doute où je te vois, c'est le néant, et la seule idée du néant m'écrase. Prolétaires qui m'écoutez, ma main a souvent touché vos mains calleuses, endurcies par le travail, et elle a senti que vous répondiez à ses étreintes. Ma voix douloureuse a plus d'une fois remué vos entrailles. Rassurez-vous donc ! ne croyez pas celui qui vous dit qu'il y a encore au monde un génie du mal, et qu'il veut le trouver ici. Non, Dieu n'a pas permis qu'un homme pût se placer en présence des hommes avec cette face calme et sereine, avec cette grandeur et cette beauté, pour qu'il s'en servit afin de les séduire et de les perdre. Il y a dans l'humanité des hommes forts et des hommes faibles ; mais le plus fort aujourd'hui c'est notre père ENFANTIN ; il est le génie du progrès, le génie de la paix qui vient affranchir le travailleur et la femme.

» Amis, je suis prolétaire et il m'a adopté, et je jouis de ma liberté devant lui, parceque je le suis avec amour. Saluez-moi, saluez votre frère émancipé ! donnez-moi les joies de la famille, je n'ai jamais eu de frère !

» Et vous, femmes, celle qui m'a porté dans ses entrailles n'est pas là pour m'entendre ; faites place pour moi dans votre cœur à un amour de mère, afin que si vous voyez celle dont Dieu m'a fait naître, vous apaisiez les tourments de cette stérilité qu'elle s'est faite. Dites-lui, pour la toucher, les douleurs que doit souffrir un fils comme moi privé de ses embrassements, de sa parole, de sa vue ; un fils réduit à vivre comme s'il n'avait pas de mère, quand, Dieu soit béni, sa mère, sa mère chérie est vivante. »

Lorsque Baud a eu dit, notre Père ENFANTIN s'est levé, et bientôt tous ses fils étaient dans ses bras. Reynaud lui-même, après un instant d'hésitation, s'est jeté à son cou avec transport.

Au sortir de la cérémonie plusieurs des membres de la hiérarchie qui étaient à l'état de *protestantisme*, sont venus demander au PÈRE SUPRÊME le baiser paternel, et reconnaître son autorité.

Nous donnerons de nouveaux détails sur cette cérémonie mémorable.